

CLASSE

JOE STRUMMER: ROCK AGAINST RUPINS

Ayant tâté du marathon,
de la comédie
 (« Straight To Hell »), de la
B.O. (« The Walker »)
et de l'oubli, la grande gueule
en chef de feu le
Clash remonte au créneau,
à la faveur d'une
belliqueuse
tourné anglaise:
« Rock
Contre Les
Riches ».

Son nouveau groupe s'appelle The Latino Rockabilly War Band et le héros fatigué est plus concerné que jamais par l'avenir du monde (« Entre une planète qui cesserait de s'autodétruire et Thatcher au pouvoir pendant soixante-quinze ans, je choisirais sans hésiter la planète », déclarait-il lors de sa conférence de presse au festival d'Amnesty International à Milton Keynes.

Le Latino, qui vient d'entamer un « Rock against the rich tour » appelé à visiter les villes les plus défavorisées d'Angleterre, propose un répertoire un peu écoulé: *I Fought The Law*, *Brand New Cadillac*, *Police And Thieves*, mais aussi *Nothing But Nothing* ou *Trash City* (le dernier 45 tours de Strummer, écrit pour le film *Permanent Record*). D'où la réflexion pertinente et caustique de Mick Jones à Milton Keynes pendant son concert avec Big Audio Dynamite: « On va vous jouer un nouveau morceau, parce que, voyez, nous, on bouge. »

N'empêche, Strummer reste Strummer, charisme évangélique et rock and roll brut (« Il nous arrive de mal jouer ? Et alors ? »). Ce qui n'est pas pour plaire à CBS, la maison de disques avec qui, il y a dix ans, tous les membres de Clash signaient pour dix albums (« Bernie Rhodes nous a foutus dedans, on ne savait pas ce qu'on signait »). Au moment où tous les disques de Clash sont réédités, Joe Strummer se retrouve bloqué: « CBS ne veut parler qu'à mon manager, or je n'en ai pas. Ils veulent que nous enregistrons des démos et je ne veux pas. Avec le fric qu'ils m'offrent pour faire des maquettes, on pourrait à l'aise enregistrer deux disques. Quel gaspillage! On n'a pas besoin de putains d'ordinateurs: *Trash City* a bien été enregistré en une prise. »

LIBERATION. — Alors ?

JOE STRUMMER. — Peut-être prendre un manager, mais pas avant de savoir où je vais. Je n'ai pas envie de passer mon temps à chercher, je veux faire de la musique. Il n'y a aucune clause dans le contrat qui précise « l'artiste doit avoir un manager », ils n'y ont jamais pensé. Donc, deux possibilités: 1. Je prends un manager. 2. Ils me laissent tomber.

LIBERATION. — Qu'est-ce que tu préférerais ?

J.S. — Le temps est précieux. Ça peut prendre encore un an d'engueulades avant qu'ils me laissent partir... quand le boss Springsteen reviendra et qu'ils auront à s'occuper de lui.

LIBERATION. — Tous tes concerts sont benefits: Amnesty International, « Rock against the rich », Green Wedge, pourquoi ?
J.S. — C'est un moyen

New Double

de faire mon retour. Je veux que ma musique fasse quelque chose de bien, qu'elle soit utile, authentique, d'actualité... comme avant. La musique doit communiquer avec les gens, mais il faut avoir quelque chose à communiquer : je ne veux pas avoir la plus grosse sono du monde et rien à dire. Une tournée *benefit* est une bonne façon de recommencer, pour voir s'il est encore possible de faire quelque chose — parce qu'il se pourrait bien, non?...

LIBERATION. — Le festival Amnesty International a attiré du monde, celui de Mandela était complet.

J.S. — OK, c'est un jour par an, et qu'est-ce qu'on fait les trois cent soixante-quatre restants? Si le monde musical ne met aucune âme dans la musique, on se sent mal pendant trois cent soixante-quatre jours, parce qu'on ne peut pas échapper à la radio, à la télévision.

LIBERATION. — Ni au fait que le public peut se lasser...

J.S. — Je ne parle plus de *benefits*, mais d'entendre, à la radio, quelqu'un qui chante quelque chose qui lui tient à cœur, qui déchire un morceau de son âme pour le mettre sur un disque! Je veux ça aussi! Si seulement c'était possible...

LIBERATION. — C'est pour offrir ton âme que tu es revenu?

J.S. — Je ne sais pas (long silence). De toute façon, je n'avais pas vraiment songé à revenir. C'est quand les Pogues m'ont proposé de remplacer Phil Chevron, tombé malade, que ça m'a fait réfléchir... Je sais que le Clash était une expérience intense, que je ne retrouverai jamais ça... Mais la vie continue... On mûrit, on comprend mieux les choses... On progresse en même temps qu'on perd un peu la flamme, la fougue adolescente, ce punch direct — *ragh!* — qui fait foncer. Je sais que ce n'est pas la peine d'essayer de dépasser *Clash*, je voudrais juste jouer et créer un peu de musique que j'aime, pour voir... Si ça ne marche pas, OK, on arrête là. Pour l'instant, je ne sais même pas où ça va.

LIBERATION. — On dit que tu n'es pas très heureux du titre de la tournée «Rock against the rich».

J.S. — Je n'aime pas la formule «Rock against...» quoi que ce soit. «Rock against racism» était cool, on se voit tous rocker contre le racisme, on se doit d'être contre. Je sais de qui parlent les organisateurs de «Rock against the rich» — d'IBM, d'ICI, de toutes les multinationales — mais je ne veux pas que les gens qui réussissent en Angleterre croient qu'ils ne le devraient pas. Quelqu'un qui est doué pour ce qu'il fait, qui est bien payé pour le faire, a le droit de boire du champagne et de conduire une Porsche s'il le désire. Je ne suis pas «contre» et c'est pourquoi je n'aime pas ce titre. Il y a, en ce moment, une atmosphère étrange en Angleterre.

Peu à peu, ces dix dernières années, l'argent est devenu de plus en plus important, en gagner est le but. On ne parle plus de Dieu, de vie, de mort, d'âme, de cœur, de religion, on dit «fais tes études et gagne de l'argent».

LIBERATION. — Peux-tu présenter le Latino Rockabilly War Band?

J.S. — Le percussionniste, Roberto Pla, vient de Bogota, Colombie. Pancho Sanchez et Ramon Banda, qui jouent des congas et des timbales sur le disque, tournent au Mexique et n'ont pas pu venir. Willie McNeil, le batteur, vient de East-L.A. Zander Schloss, le guitariste, est de Saint-Louis, la ville de Chuck Berry dans le Missouri. Il était dans les Circle Jerks. Jim Donica, le bassiste, sort de la Vallée San Fernando, dans la banlieue de Los Angeles.

LIBERATION. — Comment les as-tu rencontrés?

J.S. — J'ai connu Zander sur le tour-



« Il y a, en ce moment, une atmosphère étrange en Angleterre. »

nage de *Straight To Hell*; il jouait le vendeur de hot-dogs qui pousse une carriole et à qui tout le monde met des coups de pieds. Il chante cette chanson (Strummer entonne: «Well there ain't nothing meaner than a weaner from Pasadena, calls disco weaner Tina hey, and the chevy's and the levy's calls disco weaner hey.»).

ZANDER. — N'oublie pas que tu as coécrit ça!

J.S. — J'avais oublié! (rire).

Z. — Ça ne m'étonne pas!

J.S. — Puis on a fait la musique pour *The Walker* ensemble. Il m'a présenté Willie et on a fait celle de *Permanent Record*.

WILLIE. — Ça ne s'est pas passé comme ça.

J.S. — Non?

W. — Tu ne te souviens pas? Tu cherchais un batteur, on est allé voir le Wild Cards mais tu n'as pas aimé. Tu as demandé à Zander s'il connaissait un batteur. Il était complètement raide, il a répondu «non» alors que j'étais à côté. Puis il a sursauté en disant: «Si, si, Willie.»

J.S. — Et je t'ai dit: «Viens jouer!»

W. — Tu as demandé: «Qu'est-ce que tu fais demain soir?»

J.S. — Yeah, c'est ça. Je cherchais un batteur parce qu'on allait faire ce truc rock et ce groupe mexicain, les Wild Cards, jouait en ville. J'ai pensé, wouah! en imaginant de sauvages délinquants mexicains. Les Wild Cards étaient nuls et ça m'a découragé parce qu'on commençait à enregistrer le lendemain. Heureusement que j'ai rencontré Willie.

LIBERATION. — Tu as de nouveaux projets dans le cinéma?

J.S. — Oui. J'ai un petit rôle dans un film de Jim Jarmusch qui va être tourné cet été dans le Tennessee. Je joue un mec anglais (rire), Dieu merci!

LIBERATION. — Tu trouves que c'est un métier difficile?

J.S. — Les chanteurs rock ne devraient jamais devenir acteurs, mais j'ai toujours énormément admiré Jim Jar-

musch. Pour moi, il est vraiment génial. OK? Vraiment, vraiment géant. Je m'étais toujours dit que si Jim Jarmusch m'appelait, je ne pourrais pas dire non. C'est un tout petit rôle et je pense être capable de le tenir — je comprends, je n'ai pas à fondre en larmes ou à essayer de jouer un Hongrois. A part ça, on devrait laisser les acteurs jouer, ils font ça mieux que nous.

LIBERATION. — *Straight To Hell* a été amusant à faire?

J.S. — Très. Dommage que le film ne soit pas ce qu'il aurait dû être. Trois jours de tournage supplémentaires, ça ne tenait qu'à ça. Je suis allé le voir le dernier soir qu'il passait à Frisco et le projectionniste est venu me voir en disant «super, on a plus de monde aujourd'hui que pendant tous les autres jours réunis». Ça faisait dix personnes, qui étaient avec moi, plus trois autres, tout au fond!

LIBERATION. — Le *NME* t'a récemment décrit ainsi: «Icône rock, orateur politique, roi des slogans», es-tu d'accord?

J.S. — Mon préféré est «roi des slogans». Quand j'étais gosse, ma mère me disait tout le temps: «Quand tu seras grand, Johnny, tu devrais te lancer dans la pub.» «Icône rock»? Pour ça, il faudrait un bon look. Marilyn Monroe, Humphrey Bogart sont des icônes, ils avaient vraiment quelque chose. Alors qu'il y a des tas de gens comme moi dans le rock and roll. On se ressemble tous: Bruce Springsteen, moi, tous des mecs avec les Télécasters...

Propos recueillis par BARBARIAN

Tournée *Rock against the rich*: à Exeter ce soir, à Poole le 23, à Southampton le 24, à Brighton le 25 et le 26, à Swansea le 28, à Northampton le 1er août, à Birmingham le 2, à Nottingham le 3, Manchester le 5, Bradford le 6, Glasgow le 7, Hull le 9, Newcastle le 10, Edinburgh le 11 et Aberdeen le 12. Disque: *Trash City* (CBS, 45 tours).

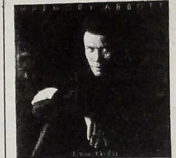
SELECTION SOUL



Les Têtes Brûlées énervent la critique. On s'attend à découvrir un groupe africain qui jouerait le rythme traditionnel des quartiers populaires de Yaoundé en le faisant juste tourner un peu plus rapidement, et on prend en pleine tronche un bikutsi à la mode destroy qui fait dérapier les repères. Le débat est ouvert: est-ce le premier groupe rock du continent ou une arnaque bien ficelée? Réponse samedi soir au New Morning lors de leur dernier concert avant le retour au Cameroun.

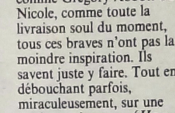


GREGORY ABBOTT
I'll Prove It To You
CBS



C'est n'est pas la révélation de l'année, mais c'est bien mieux ficelé que l'album précédent (on cherchait alors par tous les moyens un successeur à Marvin Gaye et Gregory Abbott avait posé sa candidature en tirant sur les ficelles du héros soul). Batteur et séducteur, notre homme sait poser la voix pour envelopper sa ballade et il réussit presque à rivaliser avec son idole. Facile à écouter, reposant, cet album se consomme sans accroc. De la guimauve de qualité...

tableau de chasse de désastres)? Pour se faire la main sur ses propres productions, pard! Car Narada a du savoir-faire à revendre et on ne peut pas lui reprocher un talent certain d'homme de studio. Rien à dire sur le boulot, tout est mis en place comme il se doit. Le seul (l'éternel) problème: comme Gregory Abbott ou Nicole, comme toute la livraison soul du moment, tous ces braves n'ont pas la moindre inspiration. Ils savent juste y faire. Tout en débouchant parfois, miraculeusement, sur une tendresse sirupeuse (*How Can I Make You Stay*, gémit-il sur le dernier morceau de la première face) comme on les aime.

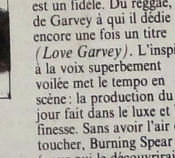


PEPE KALLE & NYBOMA
Moyin Syllart, Mélodie

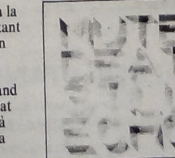


L'écrit n'est pas la révélation de l'année, mais c'est bien mieux ficelé que l'album précédent (on cherchait alors par tous les moyens un successeur à Marvin Gaye et Gregory Abbott avait posé sa candidature en tirant sur les ficelles du héros soul). Batteur et séducteur, notre homme sait poser la voix pour envelopper sa ballade et il réussit presque à rivaliser avec son idole. Facile à écouter, reposant, cet album se consomme sans accroc. De la guimauve de qualité...

BURNING SPEAR
Mistress Music
Blue Moon, Mélodie



Un classique qui déçoit rarement. Winston Rodney, l'homme de Saint Ann's Bay, au nord de la Jamaïque, un endroit où virent aussi le jour Bob Marley et Marcus Garvey, est un fidèle. Du reggae, et de Garvey à qui il dédie encore une fois un titre (*Love Garvey*). L'inspiré à la voix superbement voilée met le tempo en scène — la production du jour fait dans le luxe et la finesse. Sans avoir l'air d'y toucher, Burning Spear (pour qui le découvrirait, c'est le nom de scène de Winston Rodney) ignore la sonorité sans se contenter de vivre sur les acquis de son passé de star. Spear le légendaire sait trouver le moyen de poursuivre ses explorations harmoniques et ses arrangements (de cuivres, en particulier) font vriller les neurones.



MUTE BEAT
Still Echo
Wackies, Blue Moon

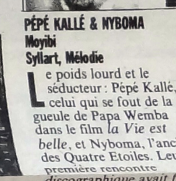
Les Japonais sont épatants. Ils se frottent avec ferveur à toutes les musiques, même quand elles semblent les plus éloignées de leur univers

mental. On peut ainsi découvrir à Tokyo un groupe de rumba dans la grande tradition de l'ambiance de Kinshasa, qui pousse le mimétisme jusqu'à chanter en lingala! Mute Beat joue du reggae: Kazutami Kodama est l'accompagnateur du groupe, Akihito Masui tromboniste, Horofumi Asamoto clavier, Takayoshi Matsunaga bassiste et Hideyuki Imai batteur. Ce sont donc des Japonais certifiés, pas des exilés jamaïcains. Leur reggae kitsch avec cuivres au son de relève de la garde, caisse claire clinquante et tempo qui lambine, est une curiosité au poil. Bidonnant.

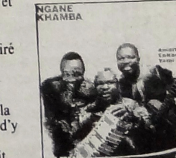
discographie avait fait fureur au pays et ils remettent ça en appliquant scrupuleusement les mêmes recettes: rythmique zouk (la rumba et le zouk, c'est le même truc, suffisait juste de prendre le son comme Kassav') et guitares en tourment. Pourquoi se compliquer la vie?



NGANE KHAMBA
Amathambo Enkomo Yami Galla, Mélodie



La musique zoulou de base, celles des *hostels* de Johannesburg ou de Durban. Avec une guitare accordée selon le timbre de la voix, un concertina qui sonne presque comme l'accordéon de la bourrée auvergnate et un chant, mélange de pionniers du Far West, des rappers du Bronx et des chorales religieuses. En prime, une boîte à rythme: les «migrants» zoulous enregistrèrent en studio et ils se servent sans complexe de tous les bidules technologiques qui leur tombent sous la main pour marteler leur tempo guerrier. Réjouissant et conquérant. Normal que Mandela lienne le coup avec un rythme pareil dans la tête.



Philippe CONRATH